Etudes gujarati : société, langue et culture

Résumé de la séance du 26 avril 2006.

Les premières communautés musulmanes du Gujarât à travers les sources(VIIIe-XIVe siècles)

Johanna Blayac, doctorante à l'EPHE.

La région du Gujarât a toujours entretenu des liens avec les régions du Nord-Ouest, en particulier avec la vallée de l'Indus, et, par la mer, avec les régions du Golfe Arabo-Persique. On peut observer ces liens dès le IIIe millénaire avant J.C., à travers les sites harappéens (notamment le port de Lothal, soit Saragwala dans l'actuel district d'Ahmadabad), et les poteries indiennes, présentes simultanément au Gujarât, en Mésopotamie, au Bahrayn et en Oman. Le contrôle des échanges maritimes entre le Golfe et les régions extrêmes orientales, via le Gujarât, apparaît encore comme le principal enjeu aux époques romaine, puis byzantine/sassanide, les byzantins étant tributaires d'intermédiaires arabes et africains, via la Mer Rouge, tandis que les perses règnent en maîtres sur le Golfe, accès « direct » vers la Chine. Avec l'expansion de l'islam, – qui semble d'ailleurs plus répondre à des considérations politiques et économiques que morales et religieuses –, et l'unification des régions impliquées dans le commerce maritime, de la Méditerranée, en passant par la Mer Rouge, à la Mer d'Oman du Golfe aux côtes du Sind, les échanges sont encore intensifiés, et le Gujarât, du Katch aux côtes du Lâr, avec partie des côtes du Konkan, acquiert une importance plus grande encore, notamment par la pratique du cabotage, préféré dès le IX siècle aux voyages par vents de mousson. Toutes les expéditions et tentatives de conquête du Gujarât par les musulmans, du VIIIe à la fin du XIIIe siècle, et même après, ont, au-delà de la « guerre sainte », un aspect économique indéniable. En Inde, le développement de ce commerce, qui n'est plus alors soumis au monopole de l'Etat sassanide mais le fait d'entrepreneurs et négociants « libres », peut en partie faire et défaire les royaumes. Les souverains Râshtrakûta, qui régnèrent à partir du Deccan sur les côtes du Konkan et du Lâr jusqu'à Cambay, entre le VIIIe et le XIe, firent ainsi des richesses du commerce musulman la base de leur stabilité politique.

Les sources utilisées pour cette présentation sont principalement islamiques. C'est un point regrettable, dû avant tout à ma formation et à mon champ de compétence, et récurrent parmi les chercheurs jusqu'à une période assez récente. Les recherches archéologiques, qui pourraient apporter des éléments précieux, font aussi férocement défaut pour cette période. Et j'insiste sur le terme de *période*, médiévale, ou pré-médiévale, en opposition à une approche communautaire, même si l'historiographie indienne, et d'abord britannique, a défini la période médiévale comme celle de la domination musulmane.

Nous avons deux sortes de sources pour cette étude : les sources « indirectes », récits de voyageurs, commerçants, historiens et géographes arabes des IXe et Xe siècles, extérieurs à la région ; et les sources « directes », émises par et pour les musulmans habitant la région, c'est-à-dire principalement des inscriptions des XIe, XIIe et XIIIe siècles, et quelques structures architecturales de la fin du XIIe voire le début du XIIIe siècle. A quoi l'on peut ajouter quelques inscriptions sanskrites ; une chronique jaïne du XIXe siècle (*Chronique de Bantvijaya*) ; la biographie d'un marchand jaïn du XIIe-XIIIe siècle, écrite au XIVe (*Jagaducharita*) ; un trésor monétaire retrouvé à Broach dans les années 1880 montrant toujours l'importance des liens commerciaux avec le monde musulman « traditionnel » aux

XIIIe et XIVe siècles (Golfe, Yémen, Egypte des Mamluks ; on y trouve aussi entre autres quelques pièces des Sultans de Delhi) ; et les *Jawâmi' al-Hikâyât* de Muhammad 'Awfî, qui visita Cambay dans la première moitié du XIIIe siècle. Il y a aussi, pour les échanges commerciaux, les correspondances de marchands, négociants et navigateurs, conservées à la Genizah du Caire.

Les récits du IXe siècle, du marchand Sulaymân de Basra (transmis par Abû Zayd Sîrâfî dans *Salsilatu-t Tawârîkh*) puis de Ibn Khurradâdhbih, zoroastrien fraîchement converti et premier à se rendre sur les terres des Gurjara-Pratihara (souverains souvent décrits comme hostiles aux musulmans) dans le Saurashtra (*Kitâb al-Masâlik wa-l-Mamâlik*), n'indiquent pas encore l'établissement des musulmans au Gujarât. Mais ils rendent compte d'échanges fructueux, sur les côtes du Lâr et du Konkan, dans le royaume des souverains Râshtrakûta (dit Ballahâra chez les écrivains musulmans, d'après le titre sanskrit Vallabha), et révèlent une aire économique unifiée, de la vallée de Kaboul, via le Sind et le Penjab, jusqu'au Gujarât, où l'on utilise les *tâtariyya dirham* (pesant chacun 1,5 dirham islamique standard).

Les récits du Xe siècle, du navigateur et capitaine de navire Buzurg ibn Shahriyâr de Râm Hormuz (*Kitâb 'Ajâ'ib al-Hind*), de l'iraquien, historien et géographe, al-Mas'ûdî (*Murûj al-Dhahab*), puis des géographes de l'école d'al-Balkhî, al-Istakhrî et Ibn Hawqal (*Sûrat al-Ard*), révèlent par contre une importante communauté musulmane sur les côtes du Lâr, en particulier à Saymur (qui n'a pas été identifiée, mais qui était probablement sur les côtes du Konkan, Maharashtra), puis à Cambay, sur les terres du Ballahâra. La population musulmane, composée de personnes originaires de Sîrâf, d'Oman, de Basra, de Bagdad, et d'autres pays, mais aussi nées sur le sol indien (*bayâsarah*) et converties, y est juridiquement autonome, représentée par une sorte de consul appelé *hunarmand* ou *hamza* nommé par le Ballahâra, et, à l'échelle d'une ville, par un chef des marchands, probablement nommé par le *hamza*. Certains marchands musulmans sont aussi des courtisans du souverain indien, et l'on sait, notamment par une inscription sanskrite de 926 nous indiquant que l'un d'entre eux, Madhumatî (Muhammad), fut nommé administrateur d'une circonscription de la région de Goa, que de hauts postes « administratifs », probablement en rapport avec le commerce, pouvaient leur être confiés. D'après le témoignage de Ibn Hawqal, on peut même penser que les villes pourvues de mosquées, – et de minarets où l'appel à la prière se faisait librement – étaient dirigées (il emploie le terme « possédées ») par des musulmans, mais il s'agit plus vraisemblablement d'une formule pour marquer l'appartenance ou le rattachement de ces villes (Anhilvad Pattan, Cambay, Saymur, et d'autres, qui n'ont pas été identifiées) au monde musulman. Il est même possible que ces mosquées aient été financées par des indiens, marchand, ou souverain, de même que l'on peut trouver, dans les régions participant au commerce de l'Océan Indien, des temples financés par des marchands musulmans, comme un « échange de bons procédés ». Au-delà de la rhétorique communautaire (identitaire) que l'on peut trouver dans les récits de voyage (dans une moindre mesure) ou d'expéditions militaires, comme dans certaines inscriptions islamiques, il faut garder à l'esprit la coopération, l'association, et de fait la fluidité sociale qui s'opère alors entre les différents acteurs socio-économiques de la région, même si il peut y avoir, dans certains cas, des conflits d'intérêts, – certainement plus politiques et commerciaux que proprement religieux.

Nous avons, pour les siècles suivants, trois exemples de ce type de fondation religieuse « mixte ». Le premier, rapporté par Muhammad 'Awfî, concerne la grande mosquée de Cambay, reconstruite par le financement du souverain Chaulukyâ Siddharâja Jayasimha (1094-1143 ; les Chaulukyâ unifient la région au cours du Xe siècle), suite au soulèvement d'une partie de la population hindoue contre les musulmans (cette révolte aurait été déclenchée par les « *mughs* », probablement des zoroastriens). Le deuxième exemple est donné par la *Jagaducharita*, à Bhadresvar : après avoir repoussé les Sumras (dynastie musulmane du Sind) à la fin du XIIe siècle, le souverain Jagadudeva aurait fait construire une

mosquée pour les musulmans habitant la ville (dits *shimalî*), « en raison de leur richesse ». Enfin, le troisième exemple est apporté par deux inscriptions, l'une en arabe, l'autre en sanskrit, gravées en 1264 pour la fondation et le financement des dépenses d'une mosquée à Sômnâth par le capitaine de navires (*nâkhudâ*) Nûr al-Dîn Fîrûz d'Hormuz, avec l'aide de son associé Râja Kula Srî-Chhâdâ, et le consentement de l'assemblée de la ville. L'inscription arabe de cette fondation, contenant une référence au souverain d'Hormuz, et une invocation contre les « infidèles », est souvent utilisée par les nationalistes hindous pour tenter de montrer le caractère agressif et conspirateur des commerçants musulmans, en lien d'après eux avec les royaumes musulmans du nord. Pourtant, dans l'inscription sanskrite, aucune formule « islamique » n'est ignorée, et de plus toutes les congrégations de métiers (ou castes) ayant un lien avec l'entretien de cette mosquée, sans distinction de religion, sont appelées à veiller à son maintien.

Cette fluidité sociale est encore révélée par l'architecture, sur le site de Bhadresvar (XIIe-XIIIe siècles), qui présente cinq structures « islamiques » ou « indo-islamiques »– en fait déjà *gujarati* –, (un bâtiment commémoratif, deux mosquées, un tchatri et un wâw), comme dans la mosquée d'Abû Qâsim 'Alî al-Îrajî à Junagadh, toujours en usage aujourd'hui (la mosquée porte encore le texte de construction datant la fondation de 1286-7). Où l'on peut observer, – via les techniques de construction (blocs de pierre agencés sans mortier), les motifs décoratifs (diamants et disques, course de feuilles de lotus, etc.), et certaines formes architecturales typiques (colonnes monolithiques évoquant la forme locale du *linga* de Siva, et portique rappelant les colonnades ouvertes des temples jaïns et hindous de l'époque) –, que les édifices, notamment cultuels, ont été construits par des artisans indiens locaux, non musulmans. Deux traités d'architecture, l'un du XIe siècle (*Jayâpridâ*, du Mâlwâ), l'autre du XVe (*Vrkshârnava*, pour le style dit *Maru-Gurjara*), dont des fragments ont été retrouvés, donnent par ailleurs des indications précises pour la construction des mosquées, appelées dans le second *rahmân-prâsâda* (littéralement, avec un terme arabe et un terme sanskrit, « temple / demeure du miséricordieux »).

Toutefois l'examen des formes strictement islamiques des bâtiments de Bhadresvar, en particulier des *mihrâbs* et des inscriptions arabes en coufique fleuri, permet aussi d'établir des liens tangibles entre le site, l'Afrique du Nord et le Yémen, révélateurs d'une migration d'artistes de ces pays, probablement encouragée par la propagande fâtimide. Comme l'avait proposé un éminent chercheur de la fin du XIXe siècle d'après le terme *shimalî*, les musulmans de Bhadresvar étaient sûrement, dans une assez large mesure, ismâ'îliens.

Les autres inscriptions de la région, révélatrices de la fluidité sociale, en même temps qu'affirmation identitaire, nous renseignent également sur l'origine, et parfois l'obédience, des musulmans du Gujarât (cf. *nisba*, *nasab*, et formules particulières comme la bénédiction à Muhammad et à sa famille ou à ses descendants, pouvant indiquer une obédience shî'ite, ismâ'îlienne).

Parmi les 16 inscriptions relevées jusqu'ici (il n'y a eu encore aucune recherche systématique), 4 sont des textes de construction (3, à Cambay, Sômnâth, Junagadh, pour des mosquées ; et 1, à Anhilvad Pattan, pour un monastère soufi, ou *khânqâh*), et 11 sont des épitaphes. (L'inscription restante, de Jamnagar sur la côte nord du Saurashtra, a été approximativement datée du XIIe siècle, mais reste illisible). Elles sont toutes, sauf deux (pour la fondation du *khânqâh* et l'épitaphe d'un poète et soufi à Cambay), en arabe et, tandis que les textes de construction des mosquées sont incisés dans la pierre à la mode des édits sanskrits, probablement par des artisans indiens, et en accord avec les pouvoirs locaux, les épitaphes sont gravées en relief, comme le sont habituellement les inscriptions islamiques de l'Inde. Les épitaphes de Cambay, en marbre blanc importé du Rajasthan, sont particulièrement intéressantes dans la mesure où elles préfigurent les stèles funéraires importées dès la fin du XIIIe siècle, puis surtout aux XIVe et XVe dans l'Océan Indien, en particulier dans les Maldives et en Malaisie, mais aussi, plus modestement, au Yémen.

D'une manière générale, ces inscriptions montrent la place prédominante des navigateurs et marchands originaires des régions du Golfe Arabo-Persique, comme l'indiquent par exemple les *nisba* al-Bamî (que l'on retrouve pour deux personnes de la même famille à Cambay au XIIIe siècle, et encore au XIVe siècle), al-Îrajî, al-Irbilî, ou encore al-'Irâqî. Les marchands fondateurs des mosquées de Sômnâth et de Junagadh, entretenant donc des rapports étroits et privilégiés avec les autorités politiques locales, étant même titrés respectivement « roi des rois des marchands, lumière du royaume et de la religion, soleil de l'islam et des musulmans » (*malik mûluk al-tujjâr Nûr al-daulat wa al-dîn Shams al-Islâm wa al-mûslimîn*), et « roi des chefs et commandants de navires, soutien du pèlerinage » (*malik al-sudûr wa al-nawâkhîd 'imâd al-Hâj* – Junagadh et Sômnâth sont les points de rassemblement pour le départ du pèlerinage musulman). Mais l'on trouve aussi à Surat, une épitaphe datée 1236 pour un certain Golâ (ou Kolâ) Mua'llim b. Hasan Khambâyatî, natif, ou personnage réputé de Cambay (Khambâyat, ou Khambat). Et l'on peut observer, à côté des marchands, la présence de soufis, à Cambay, via la très belle stèle funéraire du poète persan et « sultan des soufis » (*sultân al-Muhaqqiqîn*) 'Alî ibn Sâlâr ibn 'Alî al-Yazdî (mort en 1287), ainsi qu'à Anhilvad Pattan, où fut fondé le *khânqâh* de Bâbâ Hâjî Rajab au XIIIe siècle, et à Petlad, où fut enterré le Shaykh Arjun ibn Damûwî al-Âkhsî en 1236. Ces derniers, et en tout état de cause le dernier, – portant un nom indien, Arjun, et une double *nisba* marquant ses liens avec Damoh (Madhya Pradesh) et Âkhs (Ferghânâ, Asie Centrale) –, étant probablement arrivés au Gujarât par voie de terre, peut-être en fuyant les invasions mongoles de la première moitié du XIIIe siècle.

A côté du soufisme, qui était peut-être un relais pour les réseaux ismâ'îliens (il semble que les réseaux fâtimides des Xe et XIe siècles aient survécu à travers des confréries soufies suite à la domination Ghaznawide, et de même le mouvement nizari s'est rapproché du soufisme à partir du XIIIe siècle au moins), on peut aussi relever plusieurs éléments indiquant la présence, si ce n'est de communautés, au moins de personnes, voire de « foyers » d'obédience shî'ite. Sharaf al-Dîn Murtadâ ibn Muhammad ibn al-Hasan al-Mûsawî al-Husaynî al-Astarâbâdî, mort à Cambay en 1284, est très nettement, d'après sa généalogie (ou *nasab*), attaché à la tradition shî'ite zaydite (qui domina la région d'Astarâbâd, le Tabaristan, entre 864 et 928), et probablement aussi « converti », ou rallié, au mouvement nizarite, implanté dans la région, via la forteresse d'Alamut, dès 1090. Amîd al-Dîn Abû'l-Mahâsin ibn Ardashîr al-Ahwî, mort à Cambay en 1232, a lui un ancêtre zoroastrien (Ardashîr), et semble appartenir au mouvement des partisans de 'Alî, *'alawiyya*, fondé entre la fin du XIIe siècle et le début du XIIIe au Hadramaut. On trouve aussi par trois fois, sur le texte de construction de la grande mosquée de Cambay en 1218, sur le texte de construction de la mosquée de Sômnâth, ainsi que sur l'épitaphe de Sharaf al-Dîn Murtadâ al-Astarâbâdî, une formule de bénédiction pour Muhammad et ses descendants, proche de celle utilisée sur la principale inscription de Bhadresvar, « Dieu bénisse le prophète Muhammad et sa famille » (*sallâ Allâh al-nabî Muhammad wa âlh*), employée assez systématiquement sous les Fâtimides (909-1171). Cependant, on ne trouve aucune profession de foi (*shahada*) shî'ite, et les versets coraniques employés sur l'ensemble des inscriptions ne semblent détonner ni avec les usages du monde musulman en général, ni avec ce que l'on peut observer dans le nord du sous-continent indien à la même époque, et par la suite.

Le verset II 181 (« Quiconque l'altère après l'avoir entendu, le pêché ne reposera que sur ceux qui l'ont altéré. Certes, Allâh est Audient et Omniscient »), dans le texte de construction de la mosquée de Sômnâth en 1264, pourrait par contre indiquer la continuation, ou le retour à des pratiques « pré-islamiques », parmi des convertis. Ce dernier point peut une fois de plus montrer la fluidité sociale qui opère durant toute la période, donnant naissance, au sein de la population, à des identités religieuses et culturelles multiples, composites.

Bibliographie sélective (dans l'ordre du texte) :

Sankalia H.D., *Prehistoric and historic archaeology of Gujarat*, Delhi 1987, 205 p.

Himanshu P.R. et Salles J-F, *Tradition and archaeology : early maritime contact in the Indian Ocean*, New Delhi 1996, 338 p.

Hourani G.F., *Arab Seafaring in the Indian Ocean in ancient and early medieval times*, Princeton 1951, 189 p.

Wink A., *Al-Hind. The making of the Indo-Islamic world, vol. I: Early medieval India and the expansion of Islam*, Leiden 1990, 396 p.

Thapar R., *Early India, from the origins to AD 1300*, Berkeley, 2002, 556 p.

Elliot H. et Dowson J., *The History of India as told by its own historians : the Muhammadan period*, vols. I, réed. 1996.

Abû Zayd Sîrâfî, *Salsilatu-t Tawârîkh*, traduction française dans Reinaud, *Relations des voyages faits par les arabes et les persans dans l'Inde et la Chine*, 1845.

Ibn Khurradâdhbih, *Le Livre des Routes et des Provinces*, traduction française de C. Barbier de Meynard, *Journal Asiatique* 1865.

Al-Mas'ûdî, *Les Prairies d'Or*, traduction française par Barbier de Meynard et Pavet de Courteille, revue et corrigée par Charles Pellat, tome I, Paris 1962, 248 p.

Ibn Hawkal, *La Configuration de la Terre*, traduction française de J.H. Kramers et G. Wiet, 2 vols., Paris 2001.

Desai Z.A., "Arabic inscription of the Rajput period from Gujarat", *Epigraphia Indica Arabic and Persian Supplements* 1961, p. 1-24.

Desai Z.A., *Persian and Arabic epigraphy of Gujarat, their historical significance*, Baroda 1982, 65 p.

Shokoohy M. et N.H., et Bayani-Wolpert M., *Bhadresvar: the oldest Islamic monuments in India*, Leiden 1988, 65 p.

Patel A., *Building Communities in Gujarât, architecture and society during the twelth through fourteenth centuries*, Leiden 2004, 209 p.

Lambourn E., "From Cambay to Pasai and Gresik – the export of Gujarati grave memorials to Sumatra and Java in the 15th century AD". *Indonesia and the Malay World* 90, p. 221-289.

Porter V., "Three Rasulid tombstine from Zafâr", *Journal of the Royal Asiatic Society* 1988 i, p. 32-44.